

# Pourquoi j'ai tué Pierre : au-delà de la réticence

**P**ourquoi j'ai tué Pierre est l'adaptation d'une bande dessinée d'Alfred et Olivier Ka dans laquelle Olivier Ka évoque l'abus sexuel dont il a été victime à quinze ans lors d'une colonie de vacances. Présenté à Huy en 2013, le spectacle est programmé par Pierre de Lune en janvier 2014 pour deux représentations. Dans un premier temps, la présentation du spectacle peine à convaincre les enseignants qui, sans doute effrayés par le récit potentiellement sulfureux d'une violence sexuelle faite à un jeune adolescent, hésitent à y emmener leurs élèves. Rencontre autour de cette réticence avec Françoise Louis-Morin, sexologue et consultante sur le spectacle, Jean Vangeerbergen, le metteur en scène, et Catherine Blanjean, directrice de la compagnie Transhumance.

"Cette réticence ne m'étonne pas" nous dit d'emblée Françoise Louis-Morin. "Beaucoup d'adultes pensent encore que l'enfance est une période angélique, d'innocence absolue, et que si on parle de sexualité aux enfants, on va leur mettre des idées dans la tête. Comme s'il fallait attendre de se marier pour s'intéresser à la sexualité ! Et puis les enseignants se retrouvent parfois face à des adolescents qui vivent dans un environnement culturel et familial où la sexualité est taboue – et je ne parle pas ici seulement des musulmans."

D'autant qu'au tabou de la sexualité s'ajoute celui de la violence sexuelle – la pédophilie. "S'il s'agissait juste de bagarres dans la cour de récréation, les réticences n'auraient pas cette intensité-là. Quand on balance le mot pédophilie aujourd'hui, les gens revoient toute la violence télévisuelle qui a notamment accompagné l'affaire Dutroux. Quand Dutroux s'est sauvé de la prison, en 1998, je faisais une animation dans une école. Des parents se sont réunis dans la cour en hurlant : "Rassemblez les enfants, Dutroux est dehors !" Comme s'il allait surgir dans l'école pour les enlever ! L'affaire Dutroux a eu un impact irrationnel. C'était la bête du Gévaudan, Barbe bleue, l'Ogre."

L'occasion de rappeler que Marc Dutroux n'est pas un pédophile mais un prédateur sexuel qui s'en prenait à des proies sans défense (des enfants mais aussi des adolescentes ou des femmes fragiles) et que seulement 7% des abus sexuels sont le fait d'inconnus de l'enfant – les 93% restants étant le fait de membres de sa famille ou de son entourage. Dans *Pourquoi j'ai tué Pierre*, l'abus sexuel est commis par Pierre, un curé ami de la famille et avec qui Olivier s'était lié d'amitié. "Ce qui fait dégâts ici, c'est la trahison par un être aimé. Le fait de simplement toucher le sexe de l'adulte se révèle plus violent que de se faire violer par un inconnu. Un inconnu, on n'en attend rien de particulier, il n'y a pas de trahison possible. Et puis cette violence-là est claire, on a des mots pour le dire : le monsieur m'a fait mal. Mais un oncle qui prend un enfant sur ses genoux et se

frotte à lui, ça, il n'y a pas de mots pour le dire. L'enfant pressent que dans cette façon de le serrer d'un petit peu trop près, il y a quelque chose qui l'agresse et qui n'est pas conforme au rôle que l'adulte devrait avoir, mais il n'a pas le vocabulaire pour le dire et donc c'est souvent beaucoup plus dommageable."

Justement. Si le cœur de *Pourquoi j'ai tué Pierre* est bien un abus sexuel, la bande dessinée met surtout en scène les ressources mobilisées par Olivier pour tenter de sortir de ce traumatisme en racontant son histoire dans un livre en trouvant les mots pour dire, donc. "Une idée persiste encore chez les gens : que les enfants victimes d'abus ne pourront jamais s'en sortir" poursuit Françoise Louis-Morin. "C'est faux. Victime, ce n'est pas un état, c'est un moment de la vie – comme vivre la guerre ou perdre ses parents dans un accident de voiture. Lorsque j'accompagne des enfants victimes d'abus, je leur demande : vous en avez parlé à vos parents ? Ils me répondent que non, qu'ils ne les auraient pas crus parce que c'était un ton-ton, le voisin, un proche. Or *Pourquoi j'ai tué Pierre* est moins un spectacle sur la violence que sur la réparation possible – la résilience. Pour moi, ce spectacle est l'aboutissement d'un objectif qui ne s'est jamais éteint chez moi depuis vingt-cinq ans : que les enfants puissent parler de ce qu'il leur est arrivé et que les adultes puissent les écouter."

Effet de la présentation du spectacle dans les écoles, ce que Françoise Louis-Morin appelle le "dévoilement" – ce moment où, par des signes discrets, une "victime" dans le public se dévoile malgré elle. Cette peur du dévoilement n'est sans doute pas pour rien dans les craintes de certains enseignants d'emmener les élèves voir le spectacle. L'équipe nie pourtant vivement toute instrumentalisation. "Le dévoilement n'est pas un objectif, surtout pas" explique Jean Vangeerbergen, le metteur en scène. "Il est néanmoins toujours possible. Nous sommes juste là pour dire aux enseignants de ne pas s'improviser justiciers et d'orienter l'enfant vers les services compétents."

La violence sexuelle est loin, d'ailleurs, d'être le moteur du désir de Jean Vangeerbergen d'adapter la bande dessinée. "La première chose qui m'a frappé en la lisant, c'est la musicalité du texte, sa théâtralité" reprend Jean Vangeerbergen. "Tout de suite je me suis dit qu'il y avait moyen d'en faire un spectacle. Ce n'est qu'ensuite que j'ai pris conscience de la violence du sujet. Ceci dit, pour moi, ce n'est pas tant la violence de Pierre qui m'a marqué que la violence d'Olivier : sa volonté de s'en sortir, sa colère. C'est cette énergie vitale-là qui m'a parlé au quart de tour, qui a fait bouillonner chez moi des choses qui n'ont rien à voir avec la sexualité. On s'est tous un jour fait trahir par un adulte en qui on avait confiance. Ça, ça parle à tout le monde. Plus tard, quand on devient un père ou une mère, on réalise qu'un jour, nous aussi, on trahira nos enfants et qu'ils devront apprendre à faire avec."

Une opinion appuyée par Catherine Blanjean, directrice de la Compagnie Transhumance qui a soutenu et produit le spectacle. "Lorsque Jean nous a parlé de son projet, ma première réaction a été de dire : ça ne m'intéresse pas du tout – pour la même raison que les enseignants sans doute. C'est vrai que si l'affaire Dutroux a permis de délier les langues, elle a aussi sensationnalisé le sujet à outrance. Et puis j'ai lu la bande dessinée. Ce qui m'a touchée, moi, dans le projet, ce n'est pas tant l'agression sexuelle que tout ce qui a à voir avec la construction de la personnalité. La préadolescence est un moment particulièrement fragile où l'on commence à comprendre que les valeurs des parents, des grands-parents, de l'école ne sont pas forcément les mêmes." La bande dessinée montre en effet clairement comment Olivier, fils d'une famille post-soixante-huitarde très libérée, doit également apprendre à composer, pendant les vacances d'été, avec les valeurs plus conservatrices et catholiques de ses grands-parents. Pierre, quant à lui, est un prêtre très engagé à gauche qui invitera notamment les parents d'Olivier à héberger un réfugié politique brésilien pendant quelques jours. "La préadolescence est





Pourquoi j'ai tué Pierre © Nicolas Bomal

un moment particulièrement fragile. Je me suis rappelé qu'à cet âge-là moi aussi j'étais paumée face à ces systèmes de valeurs différents, contradictoires parfois. Je ne savais plus où donner de la tête. On est à la recherche d'une personne qui va vous montrer le chemin, qui va vous sortir de ces conflits intérieurs. Du coup, on est la victime idéale pour des manipulateurs. Le djihadisme, pour moi, c'est du même type et ce n'est pas moins grave qu'une agression sexuelle. On peut se construire ou être détruit par plein de choses."

Et Catherine Blanjean de reprendre: "Avec *Pourquoi j'ai tué Pierre*, j'ai l'impression d'être au cœur du travail de Transhumance: monter des spectacles qui d'une manière ou d'une autre sont en rapport avec la vie des enfants. J'ai vu mes enfants devenir préadolescents, je me suis souvenue de la difficulté de se construire quand on a cet âge-là et qu'on commence à se rendre compte que d'autres adultes que les parents peuvent devenir des points de référence. Certains trahissent. Ce spectacle montre que même quand on est abusé dans sa confiance, il y a moyen de se reconstruire."

Finalement, la mise en avant de la thématique de la pédophilie par une partie de la presse mais aussi, peut-être, par ceux-là mêmes qui programment le spectacle, a sans doute contribué à refroidir les enseignants, alors que des thématiques plus souterraines, plus fortes et plus lumineuses irriguent la pièce en profondeur. "Si l'on mettait l'accent sur la résilience, le spectacle tournerait sans doute davantage" reprend Françoise Louis-Morin. D'autant que le spectacle, très moderne, ludique, avec ses différents codes de jeu, déploie énergie et humour pendant près

d'une heure quart. "L'énergie, elle m'est venue de l'écoute de la musique des Beastie Boys" s'amuse Jean Vangeerbergen. "Pour le reste, tout notre travail a consisté à alléger. Lors de la création, à Huy, le stress donnait encore un peu de gravité au spectacle mais depuis, les comédiens ont encore gagné en légèreté. Récemment, à une représentation à Theux, les gens riaient à gorge déployée." Parmi les choix du metteur en scène, on peut noter celui d'attribuer la narration d'Olivier à trois acteurs, Sylvain Daï, François-Michel van der Rest et Julie Duroisin: soit deux garçons et une fille, de générations différentes et avec des types de jeu différents. Une manière de dire: Olivier, c'est peut-être moi, c'est peut-être toi, c'est elle, c'est lui. Olivier, c'est nous.

"Quand on peut jouer, ça se passe généralement bien. Il y a une sorte d'unanimité sur la manière dont Olivier Ka et Alfred racontent cette histoire. Le problème se situe souvent en amont. Il arrive que des centres culturels réservent pour trois jours et puis réduisent à une séance; ils ont vu le spectacle à Huy, ils l'ont aimé, le programment, mais une fois que le spectacle est proposé aux écoles, ça cale." Une réalité qui a incité Jean-Marie Dubetz, de *Pierre de lune*, à faire preuve de créativité. "Confrontés au manque de répondant des enseignants, nous les avons invités à venir voir gratuitement la pièce lors de sa programmation dans le cadre de *Noël au théâtre*. Le spectacle a été prolongé par une rencontre avec la sexologue, les comédiens et le metteur en scène. Ce moment de questionnement a été libérateur. C'est en confiance que les professeurs présents sont ensuite venus voir le spectacle. La médiation ayant joué son rôle, la salle a affiché complet!" Et Jean Vangeerbergen de reprendre:

"Je connais un professeur à Mouscron qui donne cours dans une école de réinsertion. Il avait envie d'emmener ses élèves au théâtre – des ados encore très jeunes dans leur tête. Quand il a appris de quoi la pièce parlait, il a été pris de panique. Il prenait une grande responsabilité par rapport à ses élèves, par rapport aux parents et à sa hiérarchie. Finalement il m'a fait confiance. Après le spectacle, il était ravi. Les comédiens m'ont dit que les élèves étaient restés trois quarts d'heure à l'issue de la représentation pour discuter avec eux. Comme ils ne connaissaient pas le théâtre, ils ont surtout parlé de l'acte théâtral. Ils étaient notamment choqués parce qu'on disait "enculé" à deux ou trois reprises dans le spectacle. Les comédiens ont dû expliquer que c'était autorisé sur scène mais pas dans la salle. Du coup quelques-uns sont montés sur scène pour crier "enculé" à leur aise."

L'histoire pourrait sembler anecdotique. Pourtant elle rappelle que pour de nombreux publics encore, la dimension symbolique du théâtre est loin d'être une évidence. "Bien des passages à l'acte violent naissent d'une incapacité à avoir accès au symbolique et à l'imaginaire" termine Françoise Louis-Morin. "On veut du concret, du réel. Je ne peux fantasmer de coucher avec cette personne alors je passe à l'acte, qu'elle le veuille ou non." Or, *Pourquoi j'ai tué Pierre* montre bien que si Olivier Ka arrive à se libérer de son trauma en "tuant Pierre", ce meurtre est évidemment symbolique: l'arme du crime, c'est le livre. Aujourd'hui, l'arme du crime, c'est aussi une pièce de théâtre.

Régis Duqué.